

# « Il entra pour rester avec eux... »

## La présence du Christ à et *par* son Église

*Quand bien même le Christ semble-t-il absent à nos yeux, il reste réellement présent dans notre histoire. Cette présence s'exprime et expérimente de diverses manières – Parole, Pain, Fraternité – qui se renvoient les unes aux autres.*

**P**arole, Pain, Fraternité... Le récit d'Emmaüs « imprime » en nous la logique même du trépied porteur de ce numéro de *Christus*. Sur le chemin des disciples, les Écritures deviennent cette Parole qui brûle le cœur tandis que la fraction du pain « eucharistié » et sa donation signent l'identité de Celui qui s'est rendu présent sur leur route pour les renvoyer vers leurs frères.

### ■ Diverses formes d'une présence

En ce geste, symboliquement et « en raccourci » (saint Irénée), tout est dit du Christ, de son rapport au Père et de ce qu'il est pour nous : ouverture radicale et don de soi. Leurs yeux s'ouvrent mais, aussitôt, le Ressuscité disparaît à leur regard. Ils retournent alors à Jérusalem pour confesser sa Résurrection. Ils ne sont plus seuls, ils

savent qu'il reste effectivement et mystérieusement avec eux : ils l'ont entendu et l'entendront parler au travers des Écritures, ils reviennent et n'en finiront pas de revenir en hâte vers leurs frères. Dans le texte de Luc, la présence eucharistique n'est pas isolée d'autres formes de présence. Celle-ci est, certes, réelle, mais elle est aussi – tout autant, mais autrement – réelle en ces autres moments. Luc donne ainsi à entendre qu'il est divers modes de présence de Celui qui n'est entré dans l'Histoire que pour rester avec nous, quand bien même il s'est, à vue humaine, retiré de l'Histoire et reste absent à nos yeux. C'est pourquoi le concile Vatican II a pu écrire :

Le Christ est toujours là auprès de son Église, surtout dans les actions liturgiques. Il est là présent dans le sacrifice de la messe, et dans la personne du ministre [...] et, au plus haut degré, sous les espèces eucharistiques. Il est présent, par sa puissance, dans les sacrements au point que lorsque quelqu'un baptise, c'est le Christ lui-même qui baptise. Il est là présent dans sa Parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église les Saintes Écritures. Enfin, il est là présent lorsque l'Église prie et chante les psaumes, lui qui a promis : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20). (*Sacrosanctum Concilium* 7)

Ces diverses formes de la présence du Christ sont opérantes et révélatrices au cœur de toute célébration eucharistique. « La personne du ministre », première nommée ici, renvoie à la réelle présence du Ressuscité, tête de l'Église, président de toutes nos célébrations. Il n'est donc pas étonnant que saint Paul ait pu dire du repas rassemblant la communauté de Corinthe qu'il s'agissait du « repas du Seigneur » (I Co II, 20). Ce repas, Paul ne l'appelle pas « repas des chrétiens » mais « repas du Seigneur ». Comme pour les repas de confrérie de l'époque, appelés du nom de leur organisateur, la « confrérie » des chrétiens de Corinthe se retrouve donc autour d'un repas présidé par le Seigneur ressuscité.

### **Le Christ présent par sa Parole**

Le Christ est également présent par sa Parole. La liturgie de la Parole articule un temps d'écoute de lectures et un temps de réponse : profession de foi et prière universelle. La Parole entendue est une

parole adressée, offerte à un accueil et à une réponse. C'est d'abord la réponse de la foi : nous croyons, nous mettons notre confiance en ce Dieu qui parle ainsi. Mais c'est aussi la réponse de la charité : nous manifestons combien nos cœurs s'ouvrent à l'universalité du salut. Les jeux de langage dont s'entoure la proclamation des lectures nomment et louent la présence de l'absent qui s'adresse à l'assemblée. C'est notamment le cas après la lecture de l'évangile : « – Acclamons la parole de Dieu ! – Louange à toi, Seigneur Jésus ! » Du livre retentit la parole même de Dieu, telle qu'elle s'était fait entendre dans la chair de Jésus. Pour qui fait cette expérience, il n'est pas difficile de parler de la Parole comme d'un pain et d'acquiescer à cette forte affirmation conciliaire : « L'Église a toujours vénéré les divines Écritures, comme elle le fait aussi pour le corps même du Seigneur, puisqu'elle ne cesse, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le Pain de vie de la table qui est celle de la parole de Dieu aussi bien que du corps du Christ et de le présenter aux fidèles » (*Dei Verbum* 21). Ce faisant, l'Église rejoint le message du Deutéronome : « Il t'a donné à manger la manne [...] pour te faire connaître que l'homme ne vit pas seulement de pain mais qu'il vit de ce qui sort de la bouche du Seigneur » (Dt 8, 3 ; cf. Mt 4, 4)<sup>1</sup>.

### **La présence eucharistique du Verbe fait chair**

La « liturgie de la Parole » est suivie de la « liturgie eucharistique » : la table de l'Écriture (parole du Christ) est aussi la table du Pain (corps du Christ). Le récit biblique, déroulé au fil des ans, précède et fonde le rite qui, lui, est répété<sup>2</sup>. Serait-ce parce que, sans le rite, nous risquerions de passer à côté de ce que révèlent les Écritures : la Parole en laquelle tout se récapitule devra, pour devenir nourriture, se faire chair, livrée jusqu'à se vider de son sang ? Serait-ce pour que, à sa suite, nous comprenions qu'en nous et par nous le Verbe doit devenir chair ? Serait-ce pour nous rappeler le mystère qui est au cœur des récits et confessions de foi néotestamentaires, à savoir la donation de la vie même de Dieu à l'humanité, afin qu'elle soit recréée et que ses disciples puissent devenir d'« autres Christs », en toute Galilée ? Le récit ritualisé et actualisé de l'institution de l'eucharistie répond à ces

1. Sur la parole-pain dans la Bible, voir Amos 8, 11, Jérémie 15, 16, Ézéchiel 3, 1-3 ou la lecture du Psaume 136 (135) par Paul Beauchamp, *Psaumes nuit et jour*, Seuil, 1980, pp. 190 sqq.

2. Cf. Joseph Moingt, « Le récit fondateur du rite », *Recherches de science religieuse*, n° 75, 1987, pp. 337-353.

questions en disant « en raccourci » le cœur de ce que fut l'existence de Jésus et son « pour-nous ». Il reçoit sa vie comme on reçoit un pain au début d'un repas : dans l'action de grâce au Père qui a donné, donne et donnera. Sûr du donateur, il peut s'offrir, sans reste, à celles et ceux qu'il appelle à devenir à leur tour présence d'Évangile, corps ouverts, vies livrées pour la vie d'autrui.

### **La porte de la fraternité**

Il nous reste à évoquer le troisième appui de notre trépied, celui de la fraternité. Nous entrons en eucharistie par la porte de la fraternité, offerte à celles et ceux qui ont entendu la convocation du Père. C'est pourquoi le ministre officiant peut déclarer à l'assemblée « *Dominus vobiscum* », que l'on peut traduire non par « Le Seigneur soit avec vous » mais par « Le Seigneur avec vous ». Sur les pas d'Augustin (mais avec un autre langage) la sacramentaire – la théologie des sacrements – considéra, jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle environ, le devenir de l'Église en « vrai Corps du Christ » comme le moment ultime du sacrement : les espèces étaient, quant à elles, confessées comme « Corps en mystère » ou « en sacrement<sup>3</sup> ». Il est toujours possible de l'oublier si notre pratique n'est liée qu'à la simple quête d'un salut individuel ou au désir de trouver un temps et un espace pour la seule prière personnelle. Ainsi, le manque ressenti lors des derniers confinements n'a pas toujours été celui de l'assemblée et de sa constitution en Corps du Christ, mais celui de la réception personnelle du pain « eucharistié ». Il fut rappelé aux catholiques qu'ils pouvaient communier par désir, de manière spirituelle, puisqu'ils ne pouvaient communier aux saintes espèces. Les célébrations diffusées par internet n'ont pu rappeler l'enjeu ecclésial de l'eucharistie puisqu'elles ne pouvaient montrer que des prêtres seuls.

C'est le moment de relire saint Augustin<sup>4</sup> ou encore ces lignes de Hans Urs von Balthasar : « L'accent doit être mis sur la rencontre du Christ et de l'Église dans l'acte du repas. [...] Ce qui est important pour l'Église, ce n'est pas qu'il y ait quelque chose sur l'autel, mais qu'en recevant cette nourriture, elle devienne ce qu'elle doit et peut

---

3. Cf. Henri de Lubac, *Corpus mysticum*, Cerf, 1949, pp. 248 sqq, 260-266 et 276 ou *Méditation sur l'Église*, Cerf, 1953, pp. 107-137.

4. Le sermon 272, par exemple.

être [...]»<sup>5</sup>. » C'est aussi le moment de relire, dans l'évangile de Matthieu, cette étonnante parole de Jésus : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18, 20), avant d'énoncer le fameux : « C'est à moi que vous l'avez fait » du Jugement dernier (Mt 25, 40.45). Dans ce chapitre, la présence du Christ est affirmée dans les autres, notamment les plus pauvres, les étrangers et les prisonniers. Jean Chrysostome n'est pas en reste : « Tu honores cet autel parce qu'il reçoit le corps du Christ [...]. Cet autel, tu pourras toujours le voir là, dans les ruelles et sur les places, et y sacrifier à tout moment<sup>6</sup>. » Si l'Église devient Corps christique, une telle ouverture de son propre corps s'impose.

## ■ Une complexe élaboration théologique

Sans être isolée de ces divers modes de présence du Christ ressuscité, la présence du Corps et du Sang « sous les espèces du pain et du vin » (*Sacrosanctum Concilium* 7) ne perd toutefois ni son poids, ni son sens. Lors du dernier repas, Jésus, à propos d'un pain reçu dans la reconnaissance, rompu, partagé et d'une coupe elle aussi partagée, dit en effet une parole qui oblige : « C'est mon corps, c'est mon sang. » En mémoire de ce dernier repas, l'Église prend à son tour du pain en bénissant le Créateur et le rompt pour que tous les convives le partagent. Elle prend également la coupe de vin en rendant grâce avant de la faire circuler. Mais, ce faisant, elle réentend et redit cette parole, y accorde foi et confesse donc la présence du Christ sous le voile de ces espèces.

### Entre physicisme et symbolisme

Ce mystère du pain reçu comme Corps eucharistique du Christ et du vin comme son Sang fait partie de la grande tradition de l'Église. Il n'a pas donné lieu à réflexions théologiques avant les IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. S'opère alors un passage entre la pensée symbolique d'un Augustin et la dialectique médiévale qui s'intéresse aux tensions ou contradictions du réel et cherche à les dépasser de manière rationnelle. Le rapport pain-Corps ou vin-Sang fait alors l'objet de théories et de débats. Tel théologien, pour souligner que l'on recevait réellement le corps du

5. H. Urs von Balthasar, *La Gloire et la Croix. Apparition*, Aubier, 1965, p. 485.

6. Jean Chrysostome, *Homélie sur 2 Corinthiens*, 20, 3.

Christ, soutenait que le pain était devenu le corps même de Jésus, né de Marie. Ce physicalisme problématique provoqua un autre théologien à considérer pain et vin comme des signes de la présence du Christ puisque c'est bien du pain et du vin que l'on voit sur l'autel et que l'on consomme lors de la communion. L'Église ne lui donna pas raison car Jésus n'a pas dit : « Ceci *signifie* mon corps, mon sang », mais « Ceci *est* mon corps, mon sang ». Pourtant, bien au-delà du XI<sup>e</sup> siècle, le physicalisme n'a pas été et n'est pas sans poser problème. Certes, il y a changement, conversion... mais comment en rendre compte sans tomber de Charybde en Scylla ?

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Thomas d'Aquin trouva une voie pour dépasser l'alternative. Pour lui, il y avait bien changement, non pas changement « physique » des « espèces » du pain et du vin, mais changement « substantiel ». Sous sa plume, « substance » ne désignait pas ce que l'on voit mais l'être profond, la raison d'être et la destination de ce que l'on voit. Le pain et le vin, qui sont toujours du pain et du vin, ne le sont plus pour nourrir les corps mais les âmes. Thomas enseignait donc une « conversion substantielle » quand bien même pain et vin visibles – les « accidents » –, eux, n'étaient pas changés.

### **Des mots pour tenter de dire la foi qui les excède**

La doctrine ecclésiale adoptera ce point de vue en usant par la suite d'un terme plus ancien, celui de « transsubstantiation ».

Plus tard, on perdit le sens que Thomas donnait à celui de « substance » en pensant qu'il désignait la « matière », ce qui est visible. Du fait d'exagérations, le conflit doctrinal reprit de plus belle aux Temps modernes, conduisant l'Église du XVI<sup>e</sup> siècle à faire du terme de « transsubstantiation » la seule manière de confesser la présence du Christ sous les espèces du pain et du vin, non sans risquer, parfois, une confusion entre l'objet de la foi et les mots qui le visent. Comme aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, des exagérations de point de vue se sont soldées par des divisions dans le monde chrétien occidental. On a vu arriver des tabernacles au milieu du maître-autel, alors que les Églises issues de la Réforme y plaçaient la Bible : aux uns, le signe de la présence du Christ sous le pain eucharistique, aux autres celui de la présence du Christ dans sa Parole.

Le rappel réformateur de la parole du Seigneur invitant à manger et à boire, non à vénérer, ne fut pas reçu. Des images continuaient de

diffuser une acception plutôt « physicienne » du « miracle eucharistique » alors que, depuis longtemps, le peuple chrétien ne communiait plus mais attendait de voir l'hostie et vénérait des reliques du « précieux sang ». La focalisation sur ce « miracle » avait entraîné l'Occident à développer des cultes eucharistiques en dehors de la messe (ce qui n'arriva pas en Orient). Pour autant, la foi en la « présence réelle » n'était pas toujours partagée puisque, au XIII<sup>e</sup> siècle, Julienne de Cornillon appela l'institution d'une fête spéciale pour la ranimer. Ces dévotions ne furent pas sans provoquer certaines « chosifications » de l'eucharistie au détriment de l'action eucharistique totale. Or, la présence eucharistique du Christ n'est pas réductible à un simple « être là » localisé, « chosifié ». Elle est « venue en présence » comme le suggère la composition du verbe latin « *adesse* » (*ad-esse*) que l'on traduit habituellement par « être présent » en perdant ainsi l'aspect dynamique de cette présence<sup>7</sup>. Les cultes eucharistiques en dehors de la messe sont ou peuvent être des sortes d'« arrêts sur image » pour méditer la manière dont le Christ se rend présent de diverses manières en approfondissant le mystère de l'action eucharistique en toutes ses facettes.

\*\*\*

La présence réelle et dynamique du Christ est donc exprimée et expérimentée de diverses manières qui se renvoient les unes aux autres. La présence eucharistique dit toutefois, « au plus haut degré » (*Sacrosanctum Concilium* 7), comment et combien le Christ offre une relation nourrissante et désaltérante, combien, par elle, l'Évangile peut prendre corps dans le corps des croyants : le Christ a vraiment donné sa vie pour nous, elle devient nôtre. Puisse d'aucuns le reconnaître à nos corps ouverts et « en sortie » vers tout autre.

---

7. Cf. Louis-Marie Chauvet, par exemple dans *Dieu, un détour inutile ? Entretiens*, Cerf, 2020, pp. 217 sqq.